

Zeitschrift: Le pays du dimanche

Herausgeber: Le pays du dimanche

Band: 4 (1901)

Heft: 157

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Les cantiques d'Yvan

Autor: Du Camfranc, M.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-285196>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

Porrentruy

—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

—
Porrentruy

—
TÉLÉPHONE

LE PAYS 29^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

29^{me} année LE PAYS

NOTES & REMARQUES

DE

Charles-Auguste-Nicolas BARBIER
de Courfaivre

Sur la Révolution dans le Mont-Terrible
(1793-1796)

Avant-propos

Les notes et remarques de Barbier de Courfaivre que nous publions ci après, ont été en partie seulement, utilisées par M. le doyen Vautrey dans ses *Notices sur les villes et villages du Jura bernois*. Les citations que notre savant historien en a souvent faites, n'enlèvent rien, ni à l'opportunité, ni à l'ensemble de la publication que nous en faisons aujourd'hui. Au contraire, cette publication conservera mieux un caractère d'ensemble qui en sera valoir davantage encore l'importance.

Ces notes et remarques sont celles d'un simple campagnard, auquel la gravité des événements qui se passaient sous ses yeux, et qui troublaient si profondément la vie paisible de nos pères, met la plume à la main. Il écrit sans prétention, ni au style, ni à l'effet, et ne songeait guère à prévoir les jugements de ceux entre les mains desquels tomberait son carnet. Il se borne d'ailleurs généralement à la simple mention des faits, sans commentaires ni observations. Ce n'est que par exception que notre narrateur se hasarde à quelque réflexion, et tire quelque brève conclusion des faits qu'il re-

late. On sent la contrainte sous la froideur de son style, et il semble qu'après avoir mentionné par exemple l'exécution de Georges Rolle guillotiné pour s'être vanté d'avoir commandé les garçons de la Vallée de Delémont campés sur le Mont de Courtételle, pour ne pas servir la République, ou celle de Bourquin et de son fils, ou la fuite des réquisitionnaires et la désolation des malheureux parents ruinés par les garnisaires, il eût valu la peine de consier au papier au moins une partie des sentiments que l'on sent déborder de son âme.

Il y a peut-être une raison de ce mutisme qui étonnera le lecteur. A cette terrible époque, où la terreur planait sur le pays entier, et où la domination détestée de la République ne se maintenant que par le fer et le sang, le moindre signe d'improbation ou d'hostilité contre la nouvelle institution, pouvait conduire son auteur à la guillotine. Barbier ne l'ignorait pas, et comme il n'avait échappé à la réquisition que grâce à une infirmité passagère, il se sentait trop surveillé pour s'abandonner à consigner dans son carnet des réflexions qui pouvaient le compromettre davantage au cas où une visite domiciliaire toujours possible, aurait amené la découverte de son écrit.

Malgré sa réserve, son cahier de notes et remarques laisse deviner assez clairement ses sentiments à l'encontre du nouveau régime que la Révolution française avait imposé au pays. L'auteur se borne en général à ne consigner que les faits qui se passent dans son village, pour autant qu'il ont rapport à la situation du pays. Mais ce qui se passait à Courfaivre, se reproduisait presqu'identiquement dans chacun des villages de l'Evêché de Bâle, de sorte qu'en résumé, l'histoire de Courfaivre de 1793 à 1796, est celle du pays même au moins dans

là le ciel. Elle était la sœur, la mère, la Providence de toutes ces agonies solitaires sans famille, sans foyer.

La religieuse, immobilisée devant Boleslas, considérait ce front large et haut d'une forme superbe, ce nez droit, cette lèvre qui avait été ironique, et que la mort prochaine faisait déjà rigide. Cet homme qui, certainement, avait été un élégant de ce monde, et qui en était réduit à être étendu sur une couche d'hôpital, sur un petit lit de passage, où, sans cesse se remplaçait les hôtes moribonds. Il semblait reconnaître le malade, et elle balbutiait dans un immense étonnement :

— Mais, je ne me trompe pas... C'est le comte de Ruloff ?...

Lui aussi reconnaissait sœur Florence, qu'il avait entrevue chez Marie-Alice, et, tout bas, il murmura, honteux d'être découvert :

— Oui, c'est moi, le comte de Ruloff... ne dites à personne qui je suis.

les faits généraux.

Quand même Barbier ne donne pas libre cours à l'indignation que l'on sent gronder dans son cœur, contre le nouveau régime républicain, et quand même il ne fait pas à tout propos la comparaison de la douceur du régime du prince évêque avec la tyrannie des nouveaux potentiats, personne ne se méprendra sur la sincérité de ses regrets à l'égard de l'ancien ordre de choses, pas plus que sur l'impatience avec laquelle le peuple des campagnes, dans la vallée de Delémont surtout, supportait la tyrannie jacobine. Tous les mémoires des contemporains sont d'accord sur ce fait. La raison en est palpable. Sans même porter en ligne de compte les vexations continues du pouvoir, et la liste en est longue, l'aversion de nos pères contre le régime républicain ne se justifiait que trop par la persécution sanglante contre le clergé catholique et les croyances chrétiennes. On ne dira jamais assez combien cette aversion fut profonde et irrésistible chez nos paysans. Nous en trouvons partout les preuves, et notre enfance a été nourrie des souvenirs des anciens qui ne tarissaient pas dans leurs récits sur les épreuves et les tribulations de ces temps calamiteux. L'éloignement du peuple de l'Évêché contre le régime républicain ne s'amortit que par la restauration du culte par le premier consul Bonaparte. Tous nos chroniqueurs le constatent l'un à l'envi de l'autre. Barbier nous donne la note véritable quand il se réjouit de l'arrestation de l'avocat Bennot, auquel il reproche à tort d'avoir été « acquérir à Paris la réunion du pays à la France » et quand en 1795, les Religieux de Bellelay purent, à la faveur de la neutralité suisse dans laquelle était comprise leur abbaye, à raison de sa combourgéosie avec l'Etat de Soleure, venir officier dans les églises de la Vallée, on sent qu'il comprime

Et d'un accent déchirant, en balbutiant ses mots avec une peine inouïe :

— Ah ! ma sœur, je meurs, parce que je suis indigne de pardon.

— Votre famille sait-elle que vous êtes ici ? interrogea anxieusement la religieuse.

Tristement, il secoua la tête :

— Elle l'ignore, et, pourtant, que je voudrais revoir Marie-Alice et mon fils ; leur dire tous mes regrets.

Sœur Florence, que la Providence avait conduite dans cet hôpital en quittant le service des petites incurables, connaissait le triste état d'âme de la grande artiste ; et, prise de pitié, elle écrivit une lettre bien touchante. Seul, un cœur de pierre aurait pu résister au pathétique appel.

Cette lettre trouva Marie-Alice dans un grand accablement. Bien souvent, elle demeurait ainsi sombre et repliée sur elle-même comme anéantie par l'excès des regrets. Sans doute, le calice finissait par devenir trop amer. La voix ne lui revenait pas, et elle ne pouvait se résigner

Feuilleton du Pays du Dimanche 56

—
LES

Cantiques d'Yvan

PAR

M. DU CAMFRANC

Aux malades, on allait servir le repas du matin. Par la porte large ouverte, on venait de voir apparaître de grands paniers d'osier pleins de pains dorés, et le petit chariot portant, sur une nappe blanche le déjeuner de la salle. Une religieuse distribuait, de lit en lit, la tasse de bouillon ou le bol de lait. Et, quand matériellement, elle avait réconforté les malades, elle s'efforçait d'apaiser, en leur faisant entendre de divines paroles, toutes ces âmes douloureuses. Elle montrait à ceux-ci l'avenir avec la guérison, à ceux-

ses rancunes quand peu après, il relate les taquineries hypocrites des Jacobins pour empêcher les bons Pères d'apporter les secours de leur ministère à leurs concitoyens, privés de tout culte depuis deux ans.

Le lecteur sera frappé du nombre d'hommes tués dans le pays par les gendarmes ou par les volontaires nationaux sous les prétextes les plus futile. La réputation de ces volontaires a été gratuitement surfait par les apologistes de la Révolution. Aujourd'hui que la publication de nombreux documents exhumés des archives publiques et privées, et surtout les mémoires de témoins consciencieux des événements a fait le jour partout, il faut en rabattre sur la valeur de ces bandes indisciplinées qui se distinguaient avant tout par l'affirmation bruyante de leurs sentiments révolutionnaires, et il n'est pas douteux que l'ancienne armée royale conserve avant tous autres, le mérite d'avoir formé l'élément le plus sérieux de résistance contre les efforts de la coalition. Dans l'Evêché, depuis le meurtre du curé Pêcheur à Grandgourd (septembre 1792) jusque vers le consulat, les volontaires nationaux, ne se sont guère signalés que par leurs excès, leur indiscipline et leurs dépréciations, et ils ont laissé dans tout le pays les plus tristes souvenirs, ainsi qu'en témoignent tous nos chroniqueurs : Guélat, Voiard, Verdat, Barbier le P. Moreau, Koetschet, Cléménçon etc. etc.

Il est facheux que le cahier des notes de Barbier n'ait été commencé plus tôt, et qu'il ne l'ait pas continué au delà d'avril 1796. Il semble que l'auteur s'est d'abord borné à consigner quelques remarques sans suite en 1793, et qu'il n'a tenu son journal avec quelque suite, qu'à partir de 1794.

Pour le surplus, il a noté sans ordre et de mémoire, les faits les plus saillants. Nous avons cru devoir les rétablir à leur place et à leur date, afin de donner plus de corps et plus de suite à l'ouvrage.

Barbier fait commencer la Révolution française au 29 août 1788 : il a consigné cette remarque à la fin du livre. Nous n'avons pu déterminer exactement à quel événement précis se rapporte cette date. En France, on était en pleine effervescence de la lutte des parlements contre le pouvoir royal, à la veille de l'arrestation du conseiller d'Éprémesuil qui causa une si grande sensation à Paris : il est probable que c'est à cet événement qu'a fait allusion notre chroniqueur de Courfaivre, car le calme le plus profond régnait à ce moment dans les états du prince évêque de Bâle, et personne assurément ne pouvait prévoir la crise qui éclata plus d'un an plus tard, à la suite des événements de France.

à l'idée du continual supplice de son existence : l'aphonie ?

En ce moment, elle jetait un regard plein de tristesse sur un album intitulé : « Célébrités. » Son pâle sourire, sur les lèvres décolorées, était empreint d'amertume.

« CÉLEBRITÉS ! »

Elle tournait les feuillets les unes après les autres, et les étoiles de l'heure actuelle apparaissaient radieuses. Presque toutes étaient de simples profils, qui, sur un fond noir, se détachaient en clair, comme des camées. Et déjà la Boccellini ne figurait plus dans cette récente collection. Son temps était passé.

Elle secoua la tête, comme si elle voulait sortir d'un rêve triste, s'arracher à d'importants souvenirs. A quoi bon songer encore au passé ? et y retourner par la pensée ? Tout cela n'existe plus ; tout cela était mort comme sa voix.

Elle ferma l'album et le replaça sur la table.

— Oui comme toutes ces célébrités de

Le Journal de Barbier se clôt à la fin du livre, le 28 avril 1796. Aurait-il consigné la suite de ses intéressantes notices dans un autre livre ? Cela semble vraisemblable, mais ce second volume se sera perdu.

Quoiqu'il en soit, il faut se contenter de ce que nous avons, et nous pensons que nos lecteurs partageront l'avis que telle qu'elles nous sont parvenues, les Notes et Remarques du meunier Barbier sont dignes d'être connues du public. Elles sont un miroir fidèle de ce que pensait et jugeait de la Révolution la génération contemporaine, et en particulier le peuple pour qui on disait que la Révolution s'était faite.

Nous saisissions cette occasion de faire ici un nouvel appel au public pour la publication des documents relatifs à l'histoire de notre petit pays pendant l'époque révolutionnaire. Nous avons la conviction qu'il existe encore dans bien des familles, des notices ou recueils d'observations, des mémoires oubliés, dans les bibliothèques, ou dans des caisses au grenier. Ce serait maintenant le moment de tirer de l'oubli et de la poussière ces témoins d'une époque qui a marqué dans les fastes de l'humanité, et qui a eu pour notre pays en particulier de si graves conséquences. On ne connaîtra jamais assez l'histoire de la Révolution, et on ne méditera jamais trop sur les causes et les suites des événements d'où est sortie l'organisation sociale actuelle.

C. F.

La révolution a commencé le 20 avril 1788.

Les Autrichiens sont arrivés dans notre pays l'an 1791, le propre jour de la St Joseph : ils sont arrivés ce jour-là à Delémont dans les deux heures après midi. Ils ont quitté le pays le 27 avril 1792.

1793

C'est le 27 août, qu'on a tiré à la milice au district, c'est à dire à Delémont, pour la première fois depuis la réunion du pays à la France. On voulait former des garçons du pays, un bataillon du Mont-Terrible. Le tirage s'est fait dans la grande église de Delémont, où se trouvaient les listes de tous les villages. Pour Courtaivre la liste comprenait les noms de 32 garçons, et il en fallait 14 pour notre contingent. Les agents de la République sont allés dans les villages pour prendre les père et mère de ceux qui ne se sont pas présentés au tirage : on a quand même tiré au sort pour ceux qui étaient absents.

Quand ils ont ainsi parcouru les villages pour arrêter les parents des réfractaires, les garçons s'étaient sauvés sur le territoire de la

l'heure actuelle, elle avait fait de beaux rêves. Ah ! les rêves, qu'ils sont trompeurs et décevants !

Et elle pensait :

— Comme on enlève au théâtre un décor comme passe sur l'herbe, une ombre de nuances, tout ce que j'ai le plus aimé a fui. Tous mes grands espoirs ont fait naufrage.

Pour se consoler, elle jeta un regard sur son fils. Il travaillait près d'elle ; il s'absorbait dans la composition de l'oratorio de sa musique sainte. Il perfectionnait son œuvre jusque dans les moindres détails d'harmonie et les heures s'écoulaient rapides ; ses peines, ses souffrances étaient momentanément oubliées. Des ravissements étranges, des élans d'ardentes prières lui dilataient l'âme.

Il se traina péniblement au piano ; et, sur le clavier, ses doigts agiles firent chanter ses airs les plus doux. C'étaient de lents accords, qui évoquaient l'espérance ; de divines mélodies qui assoupissaient les peines, d'ardentes supplices

prévôt de Moutier-Grandval^(*), car c'était le même jour qu'ils nous avaient chassés du Mont. Quand les garçons ont su que leurs parents étaient en prison, ils sont allés se présenter à Delémont en disant qu'ils voulaient servir dans le bataillon du Mont-Terrible, et on les a laissés alors revenir à la maison avec leurs gens. Il fallait partir vers le 2 septembre pour l'armée. Il y des garçons qui ont acheté des remplaçants pour douze et même quatorze louis d'or. Deux garçons seulement sont entrés dans le bataillon, et les autres se sont sauvés en Suisse pour s'engager dans le régiment de Watteville à Nidau, que les Bernois ont formé pour maintenir le bon ordre dans la Suisse.

Moi, je n'avais pas perdu au tirage au sort, mais bien mon frère François. Je me rendis donc de Courrendlin à Delémont afin de répondre pour lui, et déclarer que je partirais à sa place s'il ne se retrouvait pas.

(A suivre.)

La robe d'indienne

Grand'mère a fait rouler son fauteuil près de la fenêtre. Armée de ses fins ciseaux, ses lunettes à cheval sur son nez, elle dépique, point par point, avec mille précautions, la doublure très usée de son couvre-pied.

Autour d'elle, trois têtes blondes s'inclinent sur des broderies. Le silence est complet. *Cra cra cra*, disent les ciseaux, *tic tic tic*, babilent les aiguilles, et c'est comme une chanson aigre de cigale, accompagnant les rêves des jeunes filles et de l'aïeule.

Oui, parfaitement... grand'mère rêve... On rêve à tout âge... Seulement les songes des jeunes s'envolent vers l'avenir, ceux des vieillards reculent dans le passé... grand'mère soupire parfois, et sourit en même temps. Quelque chose de visible seulement pour elle se déroule entre ses yeux et l'étoffe.

Quelle application, grand'maman ! s'écrie soudain Marion, l'aînée des trois sœurs, comme réveillée en sursaut. Pourquoi ne laissez-vous pas cette ennuyeuse besogne à la femme de chambre ! Vous voilà toute rouge de fatigue !

— C'est que, répond l'aimable aïeule, les joues tintées du carmin fané des roses d'hiver, je connais Justine, elle casserait tout, jetterait le morceau entier aux chiffons, et je voudrais utiliser les restes.

(*) Voir Folletête. La Prévôté de Moutier-Grandval pendant la Révolution. Delémont 1892 et les Rapports de l'émissaire bernois dans l'Evêché, Porrentruy 1898.

qui intercèdaient pour tous ceux dont le cœur est brisé ; pour tous ceux dont l'âme est en péril. Comme il jouait, le pauvre infirme ! Comme il mettait en ces mélodies, qui se succédaient toutes plus exquises les unes que les autres, cet accent intime et personnel, que les accelerando et les rallentando des partitions gravées, ne remplaceront jamais, quelque soin qu'en prenne à les noter. Il jouait, et, par la fenêtre ouverte à la tiède brise, les sons s'envolaient dans l'air lumineux et calme.

Il jouait, il priaît plutôt en cette langue du ciel, qui est la musique, et la beauté de cette céleste mélodie mettait comme une douceur dans l'âme amère et désolée de la Boccellini. Elle écoutait, la tête baissée. Que n'eût-elle pas donné pour interpréter, elle-même, la musique de son fils ! Si sa voix ne s'était pas brusquement et si cruellement éteinte, comme elle est mis en valeur ce chant sublime.

(La suite prochainement.)